



# L'INSECURITE

# SOCIALE

No 5  
Mars 1983

Et "la Florence de l'Elbe" ne fut plus que ruines fumantes...

Jamais peut-être, au cours de l'histoire de ce siècle, un événement d'origine humaine se sera confondu à ce point avec le symbolisme religieux du jour. Hasard, fatalité ou volonté délibérée? La question mérite d'être posée mais elle demeure apparemment sans réponse.

Par contre, ce qui est certain, c'est qu'en ce 14 février 1945, fête du mercredi des Cendres, la ville de Dresde, aujourd'hui en Allemagne orientale, qu'on avait pu surnommer pour la beauté de ses monuments « La Florence de l'Elbe », n'est plus qu'un amas de décombres fumants.

La merveille du « Zwinger », ancienne résidence des rois de Saxe, l'Eglise de la cour et l'opéra ont été anéantis entièrement par le feu.

Une nuit et une matinée de cauchemar ponctuées par une triple attaque aérienne menée avec des bombes explosives et incendiaires ont fait de cette célèbre cité artistique un cimetière. Le bilan des pertes en vies humaines se suffit à lui-même 132.000 victimes recensées, plus qu'à Tokyo (84.000) et à Hiroshima (71.400).

Seule la volonté de détruire systématiquement et par là de terroriser, s'il en était besoin, en faisant un exemple, permet de comprendre une telle hécatombe qui, aujourd'hui encore, fait frémir car les morts furent essentiellement des civils. C'est que la technique de bombardement utilisée, patiemment élaborée au cours des opérations précédentes conduites contre les villes allemandes et notamment celle de Hambourg, trouva ici un terrain d'application rêvé.

suite au verso

## BLUES

Les êtres humains crèvent plus de l'obsession de l'argent qui est dans leurs têtes que du manque d'argent dans leurs poches. La misère, ce n'est pas simplement de manquer d'argent pour pouvoir se payer son steak quotidien, sa vidéo, sa voiture ou sa maison. La vraie misère, c'est d'être contraints de perdre sa vie à courir après l'argent pour se nourrir, se loger, se vêtir, se déplacer, se prélasser au soleil, ... C'est d'être contraints d'organiser tous les moments de sa vie en fonction de l'argent, abandonnant ainsi notre humanité. Un monde dans lequel non seulement "le temps c'est de l'argent", mais où l'affectivité, l'imagination et toutes les activités humaines sont réduites à l'état de marchandises ; voilà la misère essentielle dont tout le reste n'est que conséquence.

Qu'on identifie la misère au seul manque d'argent, voilà bien ce que souhaite toute la charogne politique, syndicaliste, écologiste. Tous ces endormeurs voudraient nous faire croire que si les choses coûtaient moins chères on vivrait bien, que si le travail était mieux partagé il ne serait plus pénible, ou que si l'on mettait les villes à la campagne la vie

deviendrait passionnante et autres fariboles qui visent à masquer la réalité de ce que nous vivons et à détourner les révoltes vers la simple revendication du "droit" à choisir la meilleure façon de gâcher sa vie. Ce qu'ils veulent nous masquer, c'est que :

- ce qui fait la dureté de la vie, ce n'est pas que les choses soient trop chères, mais qu'elles soient des marchandises, qu'il faille les acheter,
- si nous en avons tous ras-le-bol du travail ce n'est pas parce qu'il est fatigant. Il nous arrive à tous d'accomplir des actes plus fatigant sans ressentir cette impression. C'est que les produits ou les services issus de ce travail, tout comme le temps passé et l'esprit dépensé à les produire, ne sont que des marchandises qui échappent à notre maîtrise,
- si la vie est souvent ennuyeuse, ce n'est pas à cause d'un environnement peu décoratif ou d'un manque de loisirs, mais parce que les rapports humains se réduisent le plus souvent à des rapports entre des gens passifs, abandonnant le monopole de la communication aux mass médias, agents du fric et de la marchandise.

### BRICE LALONDE :

Dans "Libération", il affirme : « On ne peut à la fois partager l'emploi et garantir les salaires. Il faudra bien dire un jour : vous ne pouvez avoir en même temps le beurre et l'argent du beurre. La solidarité, ce serait d'annoncer aux gens : vous avez voté pour la gauche, maintenant vous allez gagner moins ». Dans "Combat Nature", il va encore plus loin : « Il faut favoriser les horaires à la carte et le temps partiel sans alourdir les charges de l'entreprise... (Il faut) admettre l'idée sacrilège qu'il existe des patrons exploités et des travailleurs exploités »!

CORRESPONDANCE à

L'INSECURITE SOCIALE  
B.P. 243  
75564 PARIS CEDEX 12

Abonnement pour l'année 1983 :  
36 F ( 20 timbres à 1,80 F )

PUBLICATIONS

Directrice de publication : G. BYRAMJEE  
Imprimerie spéciale de l'I.S.  
Commission paritaire N° 48869  
Dépôt légal 1° trimestre 1983

## Une ville sans défense

Dresde ne présentait en effet, aucune des caractéristiques d'un objectif militaire méritant le traitement qui lui fut appliqué. Rien dans ses activités ne pouvait vraiment prolonger la résistance allemande, de toute manière déjà sérieusement ébranlée.

Cela était si vrai que les responsables n'avaient même pas songé à munir la ville d'un système de défense. Tous les aviateurs anglais qui participèrent à l'attaque confirmèrent ce point. L'un des équipages put même filmer la tragédie pendant une dizaine de minutes, en toute tranquillité!

Dans de telles conditions, l'action devait se révéler très vite diablement efficace et son déroulement prendre les allures d'un métronome parfaitement réglé.

Comble de malchance, la ville regorgeait de réfugiés venant des pays de l'Est et fuyant l'avance russe. En attendant de poursuivre leur route, ils séjournaient à Dresde dans les convois stationnés en gare ou campaient dans les espaces proches.

La population ne manifestait d'ailleurs aucune appréhension. Malgré la dégradation de la situation militaire, elle n'avait pas voulu oublier totalement que c'était Mardi Gras. Aussi, diverses festivités pour les enfants avaient-elles été organisées.

Pareille démobilisation devait se révéler catastrophique, tout comme la fragilité de nombreuses constructions de la vieille ville, qui offrirent un aliment de choix à la voracité des flammes.

Décidément, le sort était contre Dresde, condamné à assumer pleinement son triste sort!

C'est le 13 février à 22 h 13 que tout commença. Moins de 20 mn plus tard, le premier raid était achevé mais ce qui aurait dû être simplement un bombardement de préparation pour la

seconde vague d'avions dépassa largement cet objectif. D'entrée, se déclencha un gigantesque incendie accompagné de phénomènes de turbulences dues à une chaleur excessive. Non seulement, les moyens de communication de la ville avec l'extérieur furent réduits à néant, mais l'électricité se trouva aussi coupée et les personnes forcées de demeurer dans les divers abris, car l'intensité du brasier les empêchait d'en sortir.

Au bout de trois heures, celui-ci progressait avec une telle voracité que les bombardiers du second raid, parvenus sur les lieux le 14 vers 1 h 24, furent dans l'impossibilité de se repérer tant la fumée était épaisse.

Même les fusées éclairantes n'auraient pu percer ce nuage. Du coup, l'idée initiale de pilonner la zone délimitée par la première vague fut abandonnée et le périmètre de destruction automatiquement étendu.

## Un effet de surprise total

Pendant que certains avions s'en prenaient aux moyens de secours envoyés des localités voisines prévenues par les iueurs et les bloquaient avant de les détruire, le restant des forces s'attaquait au centre ville et aux ponts.

Aucune alerte n'ayant pu être donnée, la surprise fut totale! C'est ainsi que la gare centrale où la concentration humaine et l'animation avaient repris dès la fin du premier raid devint le théâtre d'un carnage sans précédent.

*Bâle, 19 juillet.* — Buchenwald, que l'on croyait relégué au rang des mauvais souvenirs laissés par la pègre nazie, est redevenu un camp de la mort lente, où s'éteignent les individus jugés dangereux pour le régime. Avec sept autres camps — dont les plus tristement fameux sont ceux d'Orianenburg et de Torgau — il abriterait environ 10 000 déportés.

Deux journalistes danois qui, au risque de leur vie, ont pu entrer en contact avec les prisonniers, rapportent des scènes effarantes. A Torgau, par exemple, dans des cases de 25 mètres carrés, sont entassées, comme des bêtes, de 10 à 18 personnes, dans des conditions d'hygiène pitoyables. Pour tout repas, on sert à ces malheureux une soupe et un morceau de pain sec. Plusieurs rescapés ont expliqué qu'ils avaient été arrêtés en pleine nuit par des militaires russes qui opéraient en collaboration avec la police allemande, et soumis, pendant des heures, sous la lumière intense des projecteurs, aux violences dont on pensait que les Allemands détenaient seuls le secret.

(Les Journaux, 20 juillet 1947.)

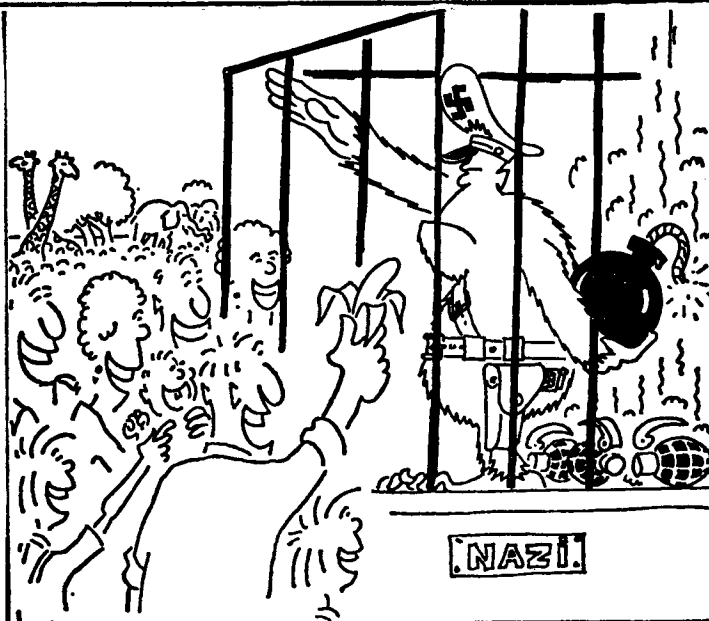
Le camp de concentration de Buchenwald, en zone soviétique, reçoit, depuis le 14 septembre, de nouveaux détenus.

Les nouveaux prisonniers sont arrivés à la gare de Weimar dans trente-six wagons de marchandises. Chaque wagon contenait de 40 à 50 hommes et femmes de tous âges, ainsi que des enfants et des vieillards, les prisonniers se sont rendus à pied de Weimar au camp de concentration.

Bien que les rues aient été évacuées sur l'ordre de la police soviétique, les détenus cherchaient à amener la population en criant qu'ils étaient membres de partis démocratiques de Berlin.

Les jours qui suivirent, quatorze trains, comprenant 30 à 40 wagons, ont conduit directement les détenus de Weimar au camp de Buchenwald.

(A. F. P., 11 novembre 1948.)



Ce n'était hélas! pas terminé puisque le même jour, peu après midi, alors qu'une immense colonne de fumée jaune - elle atteignit un moment près de 5 km de haut - continuait de s'élever, aspirant pêle-mêle les débris carbonisés de l'incendie, l'aviation américaine entra à son tour en action pendant 11 mn, les chasseurs succédant aux bombardiers avec comme buts un certain nombre de points situés le long des bords de l'Elbe.

Quatorze heures d'une opération jamais vue avait fait incontestablement de Dresde une ville martyre. Evoquant à chaud l'événement, l'écrivain Gerhard Hauptmann, mort en 1946 écrivit: « Celui qui ne savait plus pleurer l'aura réappris à l'occasion de la destruction de Dresde ».

## L'ÉPURATION:

Les évaluations courantes varient entre 60.000 et 200.000 morts. D'après le seul document officiel que nous possédions, les rapports de la Section historique de l'Etat-Major Eisenhower, il y aurait eu 50.000 victimes environ pour la seule région méditerranéenne (Cf. *The American Mercury*, avril 1947). M. Adrien Tixier, Ministre de l'Intérieur, évaluait en 1945 à 105.000 le nombre des exécutions sommaires entre juin 1944 et février 1945. (Cf. Lettre du Colonel Dewawrin, citée par Jean Bernier, *Le Crapouillot*, n° 11.)